



Argumentation et Analyse du Discours

20 | 2018

Repenser la « dimension argumentative » du discours

Pour une reconception de l'argumentation à la lumière de la dimension argumentative des discours

For a reconceptualization of argumentation in the light of the argumentative dimension of speech

Alain Rabatel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/aad/2493>

DOI : 10.4000/aad.2493

ISSN : 1565-8961

Éditeur

Université de Tel-Aviv

Référence électronique

Alain Rabatel, « Pour une reconception de l'argumentation à la lumière de la dimension argumentative des discours », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 20 | 2018, mis en ligne le 15 avril 2018, consulté le 23 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/aad/2493> ; DOI : 10.4000/aad.2493

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2019.



Argumentation & analyse du discours est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Pour une reconception de l'argumentation à la lumière de la dimension argumentative des discours

For a reconceptualization of argumentation in the light of the argumentative dimension of speech

Alain Rabatel

- 1 Le présent article voudrait d'abord expliquer le faible écho théorique de la notion de « dimension argumentative » par rapport à la visée argumentative (Amossy 2012 [2000]), autrement dit encore la sous-estimation de l'« argumentation indirecte ou oblique » au profit de l'argumentation directe (Rabatel 2000, 2004a), ces dénominations ayant largement le même contenu. Pourquoi la plupart des spécialistes en argumentation ne consacrent-ils pas à cette notion une place dans leurs définitions de l'argumentation, quand bien même on trouve dans leurs travaux des éléments épars susceptibles d'alimenter cette thèse – comme le montre l'exemple éclairant du récent *Dictionnaire de l'argumentation* de Plantin (2016) sur lequel, par commodité, je m'appuierai ici ?
- 2 L'essentiel de mon propos cherchera à expliquer les raisons épistémologiques de cet état de fait¹, que j'attribue essentiellement aux tensions entre argumentation et argumentativité (1), entre approches sémasiologiques et onomasiologiques (2). Je terminerai, *last but not least*, par une illustration de la rentabilité descriptive et explicative de l'analyse indirecte de l'argumentation et plaiderai pour une étude articulée de la dimension et de la visée argumentatives (3), en vue d'une reconception souhaitable du cadre théorique de l'argumentation, dont j'avance ici quelques jalons.

1. Argumentation et argumentativité

- 3 Fondamentalement, la sous-estimation de la dimension argumentative et, plus généralement, de toutes les formes indirectes d'argumentation, renvoie à la difficulté que rencontrent la plupart des spécialistes de l'« argumentation » à rendre compte de la question de l'argumentativité, autrement plus large que ce qui est rangé sous la notion d'argumentation. Comme le montre Plantin (2016 : 77-81), il existe une tension fondamentale dans la plupart des définitions de l'argumentation entre nature et fonction, en d'autres termes entre argumentation et argumentativité. Parmi les onze traits définitionnels retenus, neuf concernent l'argumentation et deux l'argumentativité. L'argumentation est ainsi définie comme :

1². *une forme du discours monologal*, rationnel, raisonnable, dans lequel un énoncé, l'argument, appuie un autre énoncé, conclusif,

2. *une adresse à un groupe*, un des critères qui, selon Plantin (2016 : 77), intrique dimensions structurelles et fonctionnelles et distingue l'argumentation – utilisant des techniques discursives « explicites, ouvertes » – de la propagande, qui « est à la fois ouverte et cachée »³,

3. *une forme de la signification linguistique*⁴,

5. *une forme de dialogue* : Plantin distingue les discours monogérés intégrant dialogiquement l'autre dans son propre discours, des interactions argumentatives, dialogales, externalisant les rôles de Proposant, d'Opposant et de Tiers,

6. *un mode de gestion du différend*, sous forme linguistique ou non, qui ne se réduit pas au débat ou à la polémique,

7. *un dialogue critique*, susceptible de s'incarner dans des règles normatives (par exemple, celles de la pragma-dialectique),

8. *un instrument de la rationalité au service de l'action*,

9. *des conclusions révisables*,

11. *une réalité multimodale*.

- 4 Deux traits, au beau milieu des précédents, concernent l'argumentativité :

4. *l'argumentativité, une propriété de toute parole et de tout discours*. Plantin évoque ici le point de vue structurel de Grize et de Ducrot :

L'argumentation est une parole schématisant le monde, un point de vue [...] Argumenter c'est métaphoriquement « orienter le regard ». Dans cette perspective, l'argumentation n'est pas forcément un ensemble d'énoncés ordonnés à la Toulmin, et l'influence éventuelle n'est pas attachée à un type spécial de discours ni à l'emploi de techniques discursives spécifiques (Plantin 2016 : 78).

- 5 Il en va de même avec la théorie de l'argumentation dans la langue d'Anscombe et Ducrot. Plantin ajoute ensuite que, d'un point de vue fonctionnel, dès lors que l'argumentation se définit comme une modification des représentations et des comportements, alors, la logique naturelle et la pragmatique généralisée font qu'« un énoncé informatif comme 'il est 8 heures' est argumentatif » (*ibid.*).

10. *L'argumentativité, une notion binaire ou graduelle*. Plantin rappelle que pour les théories généralisées de l'argumentation, la langue (Ducrot), le discours (Grize) sont par nature argumentatifs. Pour les théories restreintes de l'argumentation, certains genres discursifs (délibératif, épideictique, judiciaire), ou plus largement certains types de séquences discursives sont dits essentiellement argumentatifs et opposés à d'autres genres ou d'autres types de séquences. Ces

dernières définitions incitent à faire de l'argumentativité une notion binaire : une séquence est ou n'est pas argumentative.

Si on rapporte fondamentalement l'argumentation à l'activité langagière développée dans une situation où les partenaires défendent des positions contrastées, l'argumentativité d'une situation n'est pas une question de tout ou rien ; on peut distinguer des formes et des degrés d'argumentativité.

Une situation langagière donnée commence à devenir argumentative lorsque s'y manifeste une opposition de discours. Deux monologues juxtaposés, contradictoires, sans allusion à l'autre, constituent un diptyque argumentatif. C'est sans doute la forme argumentative de base : chacun répète et reformule sa position. On peut ainsi aller au-delà de l'opposition entre formes narrative, descriptive ou argumentative : il est possible d'évaluer le potentiel argumentatif de deux descriptions ou de deux narrations contradictoires, à condition qu'elles soient présentées en support de deux réponses différentes à une même interrogation.

La communication est pleinement argumentative lorsque la différence est problématisée en une question argumentative et que se dégagent les trois rôles de proposant, d'opposant et de tiers (*ibid.* : 80).

- 6 Plantin accorde un rôle central à la notion de textes « essentiellement » argumentatifs, tout en intégrant à la réflexion l'hypothèse de formes et de degrés d'argumentativité, avec la possibilité que des textes essentiellement descriptifs ou narratifs puissent servir de support à une argumentation. C'est ici que le bât blesse, pour plusieurs raisons :
- 7 a) la première est qu'il survalorise son modèle, le modèle dialogal de l'argumentation (voir plus haut le point 5). Prétendre que ce modèle « antiphonique » réalise pleinement l'argumentation est sujet à discussion⁵ : la relativisation du poids des argumentations dialogiques, au profit des dialogales, dépend de la valorisation de l'oral par rapport à l'écrit, sur laquelle une relecture de Saussure, à l'aune des derniers textes publiés (Saussure 2002), invite à être prudent. La conception antiphonique de l'argumentation correspond à certains de ses sous-genres, mais n'est pas le trait prototypique de la catégorie.
- 8 b) la deuxième raison, qui découle de la première, revient à dire qu'une description ou une narration n'argumenteraient pas par elles-mêmes, mais uniquement si et seulement si elles sont opposées, donnant lieu à des lectures contradictoires qui répondent à une même interrogation. Je ne mets pas en cause le fait que ces conditions donnent naissance à argumentation, je conteste en revanche leur caractère de conditions impératives. Je ne crois pas qu'il y ait besoin de juxtaposer deux textes contradictoires pour qu'il y ait argumentation. Si l'on se reporte à la plupart des définitions – non pas de celles dont je me sens le plus proche, celle d'une argumentativité générale et graduelle (Ducrot et Grize), ce serait trop facile – mais à celles qui défendent l'existence de discours essentiellement argumentatifs, on constate qu'elles ne disent rien sur la nécessité de la co-existence de deux thèses opposées répondant explicitement à une question problématique. Ainsi, Perelman et Olbrechts-Tyteca (1958 : 5) définissent l'argumentation comme « l'étude des techniques discursives permettant de provoquer ou d'accroître l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à son assentiment ». Doury définit l'argumentation comme un mode de construction du discours visant à le rendre plus résistant à la contestation (2003 : 13). Toulmin (1958) lui-même ne dit pas qu'il est nécessaire que la thèse ou la conclusion avancée intègre des contre-arguments. C'est bien évidemment possible (et souvent souhaitable, mais pas toujours !). Il suffit que la thèse soit appuyée sur des données (*Data*) et des règles (*Warrant*), autrement dit des prémisses, des *topoi*, des arguments qui tous étayent la thèse. En d'autres termes, il n'est pas nécessaire, pour qu'il y ait

argumentation, qu'il y ait confrontation de points de vue. Il faut en revanche que le point de vue soit fondé par un étayage convaincant – ou encore, comme je le montrerai plus loin, par des schématisations conformes à la nature des choses. C'est le propre des argumentations monologiques.

- 9 Mon but n'est bien sûr pas de prétendre que ces argumentations sont plus riches que les argumentations dialogiques ou dialogales. Il est simplement de dire que ces argumentations-là sont déjà des argumentations, et définissent la séquence argumentative, d'autant que les éventuelles adjonctions de mouvements opposés (sous la forme de concessions, par exemple) placent le contre-argument (qui n'est pas nécessairement développé en contre-discours⁶) en-dessous des relations entre les prémisses et la conclusion, soit à un rang hiérarchiquement subordonné et secondaire⁷. Au demeurant, je suis tenté d'objecter que les définitions proposées sont discutables, eu égard au paradoxe argumentatif. Car si argumenter c'est rendre son discours le plus résistant à la contestation, alors, compte tenu du fait que tout discours appelle nécessairement un contre-discours, le mieux est de ne pas argumenter explicitement. Mon objection est à la limite de la mauvaise foi, car dans l'esprit de Perelman ou Doury, ce sont les preuves techniques qui sont susceptibles de rendre résistant le discours. J'entends bien, mais ce point de vue est verbo-centré, et, qui plus est, centré sur le locuteur. Du point de vue des récepteurs, c'est autre chose. C'est pourquoi j'ai pour ma part toujours été fortement sensible aux analyses de Grize soulignant le fait que la schématisation est plus libérale que l'étayage, car elle n'impose pas le point de vue du locuteur (fût-il absolument juste et convaincant), laissant l'interlocuteur ou le destinataire dégager d'eux-mêmes la conclusion⁸. Les prémisses et schématisations partagées fonctionnent comme une sorte de « patrimoine commun ». Comme le dit Grize (1990 : 95), « Si une schématisation donne à voir, c'est à celui qui regarde de lui donner un sens ». Et bien sûr, le grand art, c'est que le destinataire donne un sens qui corresponde à celui que le locuteur voulait lui faire trouver... Cette situation présente de grands avantages, relativement aux conduites d'étayages qui suscitent de sempiternels contre-discours : pourquoi le lecteur remettrait-il en cause une conclusion qu'il tire de lui-même ?
- 10 Partant de là, il est légitime de considérer que l'argumentation ne se définit pas seulement par des discours comprenant des séquences argumentatives, avec un *logos* étayant la conclusion sur la base de prémisses/données et de *topoi*/garants dans une structure syllogistique de nature déductive (ce qu'Amossy 2012 [2000] nomme la visée argumentative), mais intègre aussi dans ses définitions l'analyse de discours qui argumentent par la « nature des choses », sans utiliser les marques de l'argumentation, ni apparaître dans des discours dits argumentatifs (ce qu'Amossy [2000] nomme la dimension argumentative). Quoi de plus « naturel » que de raconter une histoire, d'inférer du sens, et, au total, d'en abduire des conclusions résistantes ? Dans cette configuration, un seul discours suffit, et la question problématique n'a pas besoin non plus d'être explicitée, par le locuteur du moins.
- 11 De plus, dialogisme et interdiscours aidant, il est souvent très aisé au lecteur ou au destinataire de faire le lien avec des situations antagonistes, des points de vue différents. Il n'en reste pas moins que, comme la narration ne les évoque pas forcément, ou que, si elle les évoque, c'est par le biais de personnages et de situations beaucoup moins impliquantes que les contre-arguments argumentatifs, les conclusions que tire le lecteur de ce qu'il lit lui semblent résistantes. Je prétends donc qu'il n'est pas

besoin que deux discours s'opposent, ni qu'une interrogation commune soit posée dans l'ordre des discours, même si ces critères sont indispensables d'un point de vue cognitif.

- 12 c) Lorsqu'il discute des relations entre argumentativité et argumentation, Plantin s'appuie sur la nature des textes, des discours, des conduites discursives, opposant des données par nature argumentatives à d'autres qui ne seraient argumentatives que par leur fonction. À cet égard, le point 3 ci-dessus est exemplaire : l'argumentativité déborde l'argumentation, parce que tout est argumentatif, que ce soit en fonction de théories de la langue, de conceptions du discours ou en raison de la primauté de la fonction sur les formes. Or Plantin n'utilise pas cet argument lorsqu'il présente les conceptions ou définitions d'Aristote, de Perelman et Olbrechts-Tyteca, Angenot, Toulmin..., alors que toutes ces définitions intriquent nature et fonction. Il est à vrai dire impossible de ne pas le faire. En d'autres termes, la difficulté alléguée contre les théories de l'argumentativité généralisée (j'y inclus ma conception énonciativo-pragmatique du point de vue, et celle de l'argumentation dans le discours d'Amossy, sur lesquelles le dictionnaire fait l'impasse), porte en réalité sur toutes les conceptions de l'argumentation.
- 13 En définitive, le *Dictionnaire de l'argumentation* distingue à juste titre l'argumentation de l'argumentativité. Mais il est contestable de poser une barrière quasi infranchissable entre elles, comme cela apparaît nettement dans le schéma p. 81, qui, de, bifurcation en bifurcation, privilégie les formes localisées (restreintes) de l'argumentation, monologale ou dialogale, qui forment le cœur du système, par rapport aux dimensions argumentatives qui n'affectent pas la définition de l'argumentation, et se trouvent ainsi aux confins du système. Face à cette approche, je défendrai ci-dessous une position qui ne vise pas à substituer une définition à une autre (ce qui est ma position constante depuis 2000 (250-251), mais à les poser comme complémentaires ; qui reconnaît que les discours correspondant à la visée argumentative sont davantage au cœur de l'argumentation, sans considérer pour autant que ceux qui relèvent de la dimension argumentative sont secondaires. C'est la différence entre des marges, reconnues comme telles, mais intégrées néanmoins dans les définitions de l'argumentation (à l'instar de la norme et de ses variations), et la marginalité. Car on passe alors d'un jugement de fréquence à un jugement de valeur, critiquable dès lors qu'il conclut que ce qui est aux marges doit être marginalisé au plan théorique. Une marginalisation analogue frappe les approches onomasiologiques.

2. Approches sémasiologique et onomasiologique

- 14 Épistémologiquement, les conceptions restreintes sont valorisées tandis que les conceptions élargies sont connotées négativement. Les premières reposent sur une approche sémasiologique du langage, qui définit des notions par des (combinaisons de) marques idoines, seules à même de fonder une approche scientifique des phénomènes. Mais est-il bien légitime de parler d'approche sémasiologique, pour les conceptions restreintes de l'argumentation ?
- 15 Ce qui caractérise l'argumentation, c'est d'abord un schème cognitif, celui qui organise la séquence argumentative, que l'on peut rapprocher de la structure syllogistique. Quant aux marqueurs de l'argumentation, comme le reconnaît Doury, dans son excellent ouvrage de manuélsation de la notion, notamment dans le chapitre 6, intitulé

« inventaire raisonné des marques langagières de l'argumentation », le répertoire est « inachevable » (2016 : 147), parce que les marques ne sont pas monovalentes ni n'entrent dans un véritable système (au sens par exemple où Benveniste parle du système de l'énonciation). Souvent, le terme « marque » alterne avec celui de « marqueur ». Or ce terme a l'inconvénient de masquer de réelles différences entre des marques pleinement grammaticalisées, lexicalisées, pragmatiques (qui n'ont pas le même statut), celles qui sont au début de ces processus, d'autres enfin qui ne sont pas des marques mais des indices, avec des valeurs moins conventionnalisées, davantage dépendantes du co(n)texte. Ainsi des expressions telles que « soyons logique, en étendant le raisonnement », que Doury cite comme des marqueurs de l'argumentation par l'absurde (*ibid.* : 162) : or ces indices signalent un raisonnement par l'absurde dans un contexte polémique ou ironique et pourraient avoir des valeurs positives, dans le cadre d'un argument d'autorité : « soyons logique, suivant la leçon de Kant », « en étendant le raisonnement, comme le propose Darwin », etc.

- 16 Il y a plus : l'inventaire raisonné que propose Doury recense (1) des marqueurs et opérateurs argumentatifs ; (2) des expressions annonçant tel ou tel type d'argument ; (3) le lexique, avec les termes méta-argumentatifs, les désignateurs ; (4) des marques multimodales. Cette mise en ordre couvre une large palette de phénomènes, mais elle reste néanmoins incomplète, dans la mesure où manquent notamment des marques ou indices textuels, énonciatifs, rhétoriques. De plus, les marques sont surtout déséquilibrées : l'accent sur les connecteurs⁹ qui viennent en premier dans la liste, ne fait qu'exprimer, dans l'ordre des marques langagières, la primauté systématique accordée à la séquence argumentative, dans maints travaux de didactisation de l'argumentation, et revient à considérer que, dans le meilleur des cas, le lexique, les données multimodales ne sont guère pertinents que pour une analyse de l'*ethos* et du *pathos*, parfois si cloisonnée que le lien avec les preuves par le *logos* se distend. Par conséquent, les théories dominantes de l'argumentation procèdent à une réduction de l'argumentation au *logos*, aux types d'arguments, analogue à celle qui fut opérée, en son temps, par la rhétorique, qui se focalisa sur l'*elocutio* puis réduisit cette dernière aux tropes, avec la métaphore comme figure prototypique (Genette 1970). Je me résume : l'approche restreinte se veut plus scientifique en se centrant sur des marques et en privilégiant un schème cognitif, ainsi que certaines marques qui se laissent mal ériger en système.
- 17 L'approche onomasiologique, quant à elle, pense le problème par un autre bout, celui des effets argumentatifs, y compris en l'absence de marques caractéristiques de l'« argumentation ». C'est ici qu'entrent en jeu les notions de « visée argumentative » et de « dimension argumentative » (Amossy 2012 [2000]) ou d'« argumentativité oblique » (Rabatel 2000 : 249). Ces approches onomasiologiques reposent elles aussi sur des marques : mais ces dernières sont beaucoup plus nombreuses, plus variées (et tout aussi polyvalentes) que dans l'approche précédente, car elles sont à la croisée de la nature des marques et de leurs fonctions. Cette question épistémologique est décisive¹⁰. Ces choix sont lourds de sens, quand on travaille sur des catégories grammaticales (elles-mêmes difficiles à circonscrire, à preuve celles des adverbes, prépositions, conjonctions¹¹), *a fortiori* sur des types d'enchaînements textuels, sur des variables situationnelles et génériques. Il faut s'interroger sur la nature des marques, sur la question de savoir si leurs effets requièrent que les marques soient explicites,

manifestes, *in praesentia*, si elles peuvent opérer aussi *in absentia*, question cruciale pour rendre compte de l'argumentativité liée à la dimension dialogique interdiscursive.

- 18 Il faut aussi se demander si les définitions ne font pas la part trop belle au locuteur et ne sous-estiment pas le poids des récepteurs, des destinataires (Amossy 2007), qui peuvent jouer un rôle majeur, non pas seulement pour décoder et comprendre les intentions communicatives et les actes de langage de l'auteur du message, mais aussi les interpréter d'une façon rationnelle, en un sens problématique qui ne correspond pas nécessairement aux visées de son auteur¹². C'est cette approche onomasiologique qu'on va mettre en œuvre à présent, en essayant d'avancer des éléments de réponse aux questions selon une conception qui ne considère pas les formes comme secondaires, mais qui pense leur infinie diversité en fonction des effets produits (par le locuteur) et construits (par les destinataires).

3. Argumenter dans et par un (seul) récit : l'exemple (abductif) de la fable, « Le Loup et l'agneau »

- 19 Les parenthèses du titre font écho à la thèse de Plantin selon laquelle seuls des récits mis en confrontation, réunis par une même interrogation, peuvent être intégrés à l'argumentation. Quant à la référence à l'abduction¹³, elle souligne que ma réflexion remonte constamment des faits, des textes, aux théories. D'autre part, elle souligne que cet exemple comporte aussi une portée générale, méthodologique. Les fables de La Fontaine se caractérisent par l'importance accordée aux « récits de parole », via des dialogues argumentatifs souvent polémiques (créés de toutes pièces par l'auteur) : il s'agit là de l'argumentation « classique », qui existe dans le récit. Mais le plus remarquable est le fait que les enseignements les plus intéressants de la fable, ceux qui problématisent la question (la moralité) sont ceux qui relèvent de la dimension argumentative, celle qui se donne par le récit.
- 20 Avant de le démontrer, je dois au lecteur quelques explications sur mon cadre théorique. Je suis d'abord un spécialiste du texte et de l'énonciation (Rabatel 2015b), et c'est par ce biais, notamment celui de l'effacement argumentatif, que je me suis intéressé à l'argumentation, et, plus particulièrement, aux liens entre effacement argumentatif et argumentation indirecte dans le cadre d'une théorie du point de vue (2000, 2004a, 2008). En linguistique, le point de vue (PDV) correspond au fait de faire entendre le PDV de l'énonciateur sur l'objet du discours à travers ses choix de référenciation, d'organisation du discours, dans une prédication (ou dans les ensembles de prédications réunies par le même thème et la même orientation argumentative). Partant de là, cette problématique translinguistique peut s'analyser selon des sous-domaines sémantiques très différents, ceux des perceptions, des ressentis (affects, émotions, sentiments), des pensées, des paroles, des actions, en prenant en compte le fait que chacun de ces sous-domaines peut exprimer les PDV de l'énonciateur/locuteur premier, mais aussi ceux des locuteurs/énonciateurs seconds (interlocuteurs ou tiers, individus ou collectifs), que l'énonciateur premier reconstruit par empathie. Au total, cette théorie permet de rendre compte des PDV y compris quand ils ne passent pas par des paroles (Ducrot 1984, Banfield 1995), sans s'interdire d'analyser aussi les situations où ils se disent explicitement dans des paroles, et dans ce cadre, par des arguments¹⁴.

- 21 Je rappelle encore que mes conceptions reposent sur une logique inférentielle et privilégient l'abduction (Rabatel 2008, 2016). C'est pourquoi j'ai été intéressé et intrigué par certaines remarques du *Dictionnaire de l'Argumentation*, qui auraient pu donner lieu à des positions théoriques bien différentes de celle de leur auteur. Je citerai en premier lieu l'argument *a posteriori*, qui « part des données de l'expérience et remonte à leur cause ou à leur essence. L'argumentation de l'effet à la cause, l'argumentation fondée sur l'exploitation d'un indice, d'un exemple, et d'une façon générale l'abduction, sont des cas d'argumentation *a posteriori* » (2016 : 27). Dans une autre entrée du *Dictionnaire* consacrée à l'indice et à l'argumentation indiciaire, Plantin cite un extrait du récit de Dorgelès, *La drôle de guerre* :
- De là-haut, on domine les lignes ennemies comme d'un balcon [...]
Le sergent qui ne les quitte pas des yeux, connaît maintenant leurs habitudes, sait d'où ils viennent et où ils vont.
- Là, montre-t-il du doigt, ils creusent une sape. Regardez la terre remuée... Cette maison grise, ils l'ont certainement bétonnée. Vous remarquez l'embrasement ? Et ces tuiles déplacées ? Leurs travailleurs en ce moment s'occupent surtout par là. Ce matin, j'en ai compté soixante qui revenaient du chantier. Avec des lampes : donc ils piochent dessous (Plantin 2016 : 314).
- 22 Or, dans ce seul texte, la description, insérée dans un dialogue romanesque, est riche d'inférences du point de vue de l'observateur (on est en effet au cœur de l'effet-PDV), qui construisent une représentation et la rendent partageable, sans même rechercher explicitement l'assentiment du destinataire, par la force de ce qui est vu et des conclusions qu'en tirent le personnage comme le lecteur. Par ces deux références, on se retrouve au cœur des inférences abductives, et aussi au cœur de l'argumentation par le point de vue (Rabatel 2004a) ... L'approche linguistique des PDV se présente ainsi comme un des domaines de l'argumentativité, centré sur les prédictions, complémentaire de l'approche lexicale de Ducrot ou de la logique naturelle de Grize. Plantin va même jusqu'à écrire : « Mieux que comme une forme bâtarde de déduction ou d'induction, l'argumentation gagnerait à être pensée comme une forme d'abduction » (2016 : 34).
- 23 C'est en écho à cette remarque que je propose l'étude qui suit, bien différente de celle de Plantin, sous l'entrée « Preuve et arts de la preuve » (*ibid.* : 467-473). Je m'attacherai notamment à montrer que c'est par le discours de la narration et l'hétérogénéité discursive que le récit argumente indirectement, parallèlement à l'argumentation directe, dans les vers 7 à 26 de la fable.
- 24 En principe, la preuve par les faits « suppose l'évidence non discursive des réalités matérielles »¹⁵, supposant « un double effacement du discours » qui correspond selon Plantin d'une part à l'effacement du discours de la personne rapportant le fait, d'autre part à celui « du lien entre probant et prouvé » (*ibid.* : 468). Cependant, la preuve par les faits ne conduit pas nécessairement à leur acceptation, et c'est au fond cette thèse que Plantin illustre en étudiant la fable de La Fontaine. Il commence par citer la morale, sans la commenter, puis évoque la situation initiale (v. 3-6¹⁶) et le « violent reproche » adressé par le loup à l'agneau (v. 7-9). Il affirme que « le délit est présupposé (tu troubles mon breuvage) » (*ibid.* : 469). Or le délit est posé ; ce qui est présupposé, c'est le fait que l'eau appartiendrait au loup. Plantin souligne que la justification de l'agneau (v. 10-17) manque son objet, puisqu'elle « est suivie immédiatement d'une condamnation »¹⁷. De même pour les autres justifications de l'agneau, toutes basées sur des preuves par les faits (v. 20-23). Aussi, vu la fin de l'histoire, écrit-il que « l'on conclut que les bonnes

raisons ne déterminent pas le cours de l'histoire », citant les v. 27 à 29. Il faut donc comprendre que ces derniers illustrent on ne peut mieux la moralité initiale (*ibid.* : 470). Personnellement, je ne fais pas partie de l'indéfini « on » qui semble aboutir sans discussion à une telle conclusion. Je la trouve en totale contradiction avec le pouvoir de la fable et de son argumentation par le fait du discours, en l'occurrence de la narration, et j'affirme même qu'une telle conclusion, qui a été souvent faite, correspond à un contresens interprétatif. Il est audacieux d'accepter la moralité sans s'interroger sur elle, quand on sait combien le texte de La Fontaine est polyphonique. Compte tenu de ce qui précède, je crois que le lecteur (et l'analyste) a tout intérêt à problématiser la moralité.

3.1. Problématiser la moralité

- 25 Il existe un premier degré de problématisation, si l'on considère que la moralité s'incarne dans une situation immorale, puisque la raison du plus fort, de mauvaise foi, l'emporte sur le juste, de bonne foi. Un deuxième s'appuie sur le fait qu'elle tient pour nulle le recours à la vérité des preuves par les faits. C'est pourquoi il est fort possible que le fabuliste ne cherche pas à réitérer ce constat, au demeurant fort trivial, surtout si l'on pense à la formule pascalienne (à la fin du passage cité), bien connue des contemporains de La Fontaine :

La justice sans la force est impuissante. La force sans la justice est tyrannique.

La justice sans force est contredite parce qu'il y a toujours des méchants. La force sans la justice est accusée. *Il faut donc mettre ensemble la justice et la force, et pour cela faire que ce qui est juste soit fort ou que ce qui est fort soit juste.*

La justice est sujette à dispute. La force est très reconnaissable et sans dispute. Ainsi on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force a contredit la justice, et a dit qu'elle était injuste, et a dit que c'était elle qui était juste.

Et ainsi ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste¹⁸.

- 26 Au fond, plutôt que d'entériner l'idée que la raison du plus fort est toujours la meilleure, le décalage entre la moralité et l'émotion que suscite la narration invite à s'interroger sur d'autres faits, en l'occurrence les conditions d'action à remplir, pour que la raison du plus fort soit celle du juste... ou des justes.
- 27 Cette question concerne bien évidemment les lecteurs qui sont censés s'identifier à l'agneau, puisqu'il est tout à la fois la victime, le héros positif, innocent (à tous les sens du terme, comme on le verra), de bonne foi, éprouvant une indignation forte devant tant d'innocence confrontée à tant de mauvaise foi et de brutalité. Le lecteur est ainsi incité, entre les lignes, à se poser la question de savoir si un agneau, et le lecteur avec lui, peuvent travailler à l'émergence d'un rapport de force favorable. La fable montre, et démontre, que l'agneau seul, confronté au loup, plus fort que lui, n'a aucune chance, malgré son bon droit, comme l'a rappelé Plantin. Cette question d'un rapport de force autre est évoquée, en creux, dans le discours du loup. En évoquant les frères de l'agneau, ses maîtres, leurs chiens (« si ce n'est toi, c'est donc ton frère », « vous ne m'épargnez guère, vous, vos bergers et vos chiens »), le loup donne à entendre une possible coalition de tous ces personnages (fussent-ils fantomatiques sur la scène de la fable), qui pourraient ainsi créer un rapport de force défavorable au loup. Ce dernier le sait bien, comme le confirme l'emploi de « car », v. 24¹⁹. Quant à l'agneau, il ne voit pas

qu'allié aux autres, il aurait pu ne pas aller boire seul, et se trouver ainsi en situation de faire masse.

- 28 Bref, le rapport de force n'est pas seulement un état de fait, c'est une création, et les justes, les faibles, peuvent travailler à devenir forts. C'est là une conception marxiste des rapports de force, je n'en disconviens pas, qu'on retrouve chez Brecht, dans un apologue de M. Keuner, mais qu'on s'étonnera de trouver chez La Fontaine, qui ne passe pas pour avoir été marxiste... Cependant, les bonnes idées peuvent être partagées, et Tite-Live en donnait déjà une leçon saisissante, à travers le récit du combat des Horaces et des Curiaces (et après lui Corneille, dans *Horace*), en racontant comment un rapport de force a priori défavorable de un contre trois est renversé par le Romain Pubius Horatius. Ce dernier feint de fuir, mais c'est pour mieux affronter ses trois adversaires inégalement blessés, les tuant tour à tour dans un combat singulier.
- 29 En d'autres termes, la lecture polyphonique et problématisante de la morale invite à s'interroger sur le fait qu'on peut soit entériner les situations où le rapport de force nous est défavorable, soit les éviter (par exemple en n'allant pas boire là où rôde le loup, en n'y allant pas seul) ; qu'on peut s'interroger pour savoir comment devenir plus fort que le fort... Bref, la lecture polyphonique revient à dire qu'avec la moralité comme avec le récit dont elle est l'émanation, on substitue à une logique syllogistique, et pour tout dire désespérante, un possible narratif (et politique). Il ne s'agit plus de vérifier déductivement un état de fait – les forts ont toujours raison (même s'ils argumentent mal) / Or l'agneau est faible (même s'il argumente bien) / Donc l'agneau sera vaincu –, mais de lui opposer une lecture ouverte basée sur une interrogation ouverte. Si tu fais ceci, il arrivera cela, mais si tu faisais autrement, il pourrait arriver du neuf. Problématiser la moralité revient à opposer à un certain discours, un contre-discours. C'est là, selon Plantin ou Doury, une caractéristique essentielle de l'argumentation. Cependant, s'il se rencontre des discours qui ne mentionnent pas explicitement un contre-discours, alors que ce dernier pilote totalement le discours de l'orateur – à l'instar de la position de Rocard au congrès du parti socialiste à Metz, centrale dans le discours de F. Mitterrand alors que ce dernier ne mentionne pas son adversaire – c'est à l'analyste de le mettre au jour pour restituer leur contexte argumentatif (Gelas 1980). Cependant, il faut se demander si ce contexte ne repose que sur la reconstruction des calculs du locuteur, ou si un tel travail, en appui sur les hypothèses interprétatives et argumentatives du lecteur, peut s'émanciper plus ou moins fortement des intentions du locuteur.

3.2. Le pouvoir argumentatif abductif de la narration

- 30 Ce déplacement est obtenu si le lecteur ne prend pas au premier degré la moralité ni ne considère le récit comme une simple illustration, mais comme la base de mécanismes abductifs invitant à réfléchir aux conditions à dégager pour que le juste soit fort. On notera que dans ce qui suit, cette dimension abductive s'ajoute au mécanisme déductif, venant non pas l'annuler mais l'interroger, le complexifier, en lui servant de fondement délibératif.

3.2.1. Le choix des plans d'énonciation

- 31 Il est révélateur de la façon dont le fabuliste souhaite faire entendre sa fable. Ainsi, la moralité est exprimée à travers une énonciation impersonnelle, non ancrée dans la

situation d'énonciation, avec une dimension générique²⁰ qui plaide en faveur d'une vérité toujours vraie (c'est ce qu'entérine Plantin). Quant à l'histoire, elle repose sur une énonciation historique (le « récit » de Benveniste), également non ancrée dans la situation d'énonciation, dans les v. 3 à 6 et 27 à 29, qui comprennent des présents de narration. Par rapport à ces deux formes d'énonciation en rupture de la situation d'énonciation, il existe des présents d'énonciation : celui du vers 2 (« nous l'allons montrer tout à l'heure », c'est-à-dire tout de suite), et ceux des dialogues entre le loup et l'agneau. Mais il y a une grande différence entre le v. 2 et les v. 7 à 26 : le premier est une énonciation personnelle exophorique, comme le dit Bronckart (1997), tandis que les derniers relèvent d'une actualité endophorique, représentée, imaginaire²¹. Somme toute, ces présents endophoriques disent que le présent des personnages n'a rien à voir avec l'actualité du fabuliste (et du lecteur). Cet enchâssement des actualités est significatif : il construit un rapport emboîté qui assure les allers et retours réflexifs du récit vers sa narration et son interprétation. Ce mouvement est d'ailleurs amplifié par le fait que les fragments relevant de l'énonciation historique jouent sur des présents de narration qui produisent un effet d'hypotypose, rendant la scène comme présente sous les yeux du lecteur. Ils encadrent le récit ; à ce titre, ils relèvent de la stratégie du fabuliste, qui veut assurer le passage du monde du récit vers le monde du lecteur, pour mieux inciter ce dernier à penser la valeur exemplaire de l'histoire, telle qu'elle est racontée. Par-là, le fabuliste veut faire entendre aux lecteurs qu'il conviendrait de prendre au sérieux la question du mal, des rapports de force et de réfléchir à la meilleure des façons de traiter cette question, sans se satisfaire de l'idée que les méchants s(er)ont toujours les plus forts.

3.2.2. Démarche déductive descendante et démarche abductive ascendante

- ³² On retrouve la tension entre ces deux démarches autour des *topoi* et des énoncés proverbiaux, parémiques. La fable comporte un énoncé proverbial (le v. 1). Mais certains vers – tels « comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né », « si ce n'est toi c'est donc ton frère, car vous ne m'épargnez guère, vous, vos bergers et vos chiens » – sont de bons candidats à la proverbialité du fait de la généralité des situations, des noms et déterminants caractérisés par la désinscription énonciative (Rabatel 2004b : 19-20), du fait également de la valeur gnomique des temps et de la stéréotypie de la situation, de la densité figurale, qui rend ces énoncés mémorisables et mémorables. L'ensemble de ces énoncés potentiellement parémiques, généralisables, détachables, aphorissables (Maingueneau 2012), ne sont cependant pas sans susciter une certaine distance avec la moralité proverbiale initiale. Ils sèment le doute dans la confiance de la sagesse des nations, car ils mettent en relief la faiblesse de la bonne foi (v. 20) devant l'expression de la mauvaise foi argumentative (v. 22). Au total, ils invitent à interroger la moralité, moins sur le diagnostic de la prégnance du rapport de force que sur la façon souvent paresseuse avec laquelle on l'entérine pour justifier l'injustifiable.

3.2.3. Deux lectures possibles de l'*ethos*

- ³³ On observe une égale tension entre ces deux lectures, selon la visée ou la dimension argumentative. L'*ethos* relève d'abord de la visée argumentative, puisqu'il émerge du dialogue agonique entre les deux personnages. Mais il ne passe pas seulement par l'expression brute des paroles, il passe aussi par leur contextualisation, laquelle est à mettre au compte du narrateur fabuliste. De ce point de vue, l'*ethos* est une sorte

d'agent double qui montre (*via* les paroles des personnages), et qui est montré (*via* leur contextualisation et la narration) : c'est cette représentation qui permet au lecteur de porter appréciation sur la parole des personnages, sur sa pertinence argumentative, rapportée non seulement au *logos* et à l'*ethos*, mais encore au *pathos*, et, plus largement encore, à la situation, celle des protagonistes ... ou celle des lecteurs, qui sont dans la position du Tiers.

- 34 Ainsi, du point de vue de la visée argumentative, le loup argumente en des phrases courtes, impérieuses, traduisant un *ethos* de fureur, au plan psychologique, et un *ethos* d'autorité, au plan institutionnel-politique. Sa parole est incisive, agressive, comme l'indique le tutoiement initial. Ses arguments (attaque *ad personam* v. 7-9) ; argument d'autorité (v. 18) ; généralisation abusive et responsabilité collective induite (v. 19, 23-25) ; argumentation par la *vox populi* (v. 26) sont au service d'une rationalité relevant de la mauvaise foi, faisant violence à la vérité des faits. De surcroît, avant même la mise en spectacle de l'argumentation par la mauvaise foi, la narration de l'entrée en scène du loup est hautement significative. Adam (2011) avait fait remarquer que le fait que la narration de la dispute débute *in medias res* – éliminant ainsi le récit des préliminaires polis qui, en principe, sont censés atténuer l'incursion dans le territoire d'autrui – exacerbe une violence à l'état pur. Une telle mise en scène initiale est en totale discordance avec la moralité. Plantin se demande pourquoi le loup argumente, alors qu'il pourrait satisfaire d'emblée ses désirs. Si on prend en compte la contextualisation, la représentation de cet *ethos*, avec une telle saturation de traits négatifs, on est fondé à imaginer une réponse qui souligne que les puissants ne veulent pas seulement profiter du rapport de force qui leur est favorable, ils veulent par surcroît que cette inégalité et cette violence soient reconnues comme justes. Ce n'est pas un hasard si les pouvoirs autoritaires, *a fortiori* les dictatures, organisent des (simulacres de) procès. Il faut que la victime consente, pour que le pouvoir injuste des puissants perdure.
- 35 On peut observer une égale distance du côté de l'*ethos* de l'agneau. Dans un premier temps son *ethos* ne peut qu'être interprété en bonne part. Les formules de politesse, le vouvoiement, les apostrophes sont le signe d'un *ethos* poli et respectueux, au plan psycho-social. Malgré son infériorité sociale, il fait preuve d'une remarquable capacité à se justifier et à contre-argumenter en s'appuyant sur les faits. Dans un deuxième temps, cependant, au fur et à mesure que le loup fait preuve de mauvaise foi, l'*ethos* de l'agneau devient plus discutable, l'acharnement à se défendre étant contreproductif. Certes, les contre-arguments de l'agneau sont éloquents, mais comme ils ne sont pas adaptés à son destinataire proximal – et pas davantage à la situation, car il est seul –, il est facile de profiter de l'aubaine pour faire taire une voix si éloquemment accusatrice. Par conséquent le contraste entre le discours et la situation invite à relativiser les valeurs positives associées à l'*ethos*, dès lors que ce dernier se manifeste en faisant abstraction de ladite situation, en d'autres termes, des rapports de force concrets²².
- 36 Cette distance est également sensible avec l'*ethos* du fabuliste : certes, il prend fait et cause contre le loup²³, mais il ne va pas jusqu'à exprimer de solidarité avec l'agneau ; c'est un *ethos* réflexif, qui montre, plus qu'il ne démontre. Ce qui est montré, c'est bien sûr la loi d'airain des rapports de force. Et ce qui est démontré, c'est le danger mortel de les oublier, pour l'agneau, comme pour le lecteur. Ainsi, en creux, le récit exemplaire fait-il la « démonstration » que cette question des rapports de force doit être pensée stratégiquement. L'*ethos* de « sagesse » est donc un *ethos* de perspicacité qui incite (à travers les lignes) à problématiser son rapport aux leçons du passé, à

problématiser les vérités d'évidence en ne se contentant pas de réciter les proverbes du passé, mais en cherchant à leur donner un sens qui permette une lecture progressiste des rapports de force. Autrement dit, la question que l'agneau ne se pose pas, mais que la fable soulève et à laquelle le lecteur doit répondre, c'est celle du moment propice pour agir, argumenter : c'est toute la question du *kairos*, et, sous cet angle, l'agneau manque de la plus élémentaire prudence (*phronesis*).

- 37 Cette lecture n'est peut-être pas celle de La Fontaine – même si elle trouve des échos dans l'appartenance de ce dernier au clan libertin, sa distance vis-à-vis du pouvoir royal. Mais elle est la résultante de ce que le texte dit, des choix d'un interprétant habité par l'esprit des Lumières et du progrès social, ancré dans une actualité sensible aux injustices liées aux rapports de force déséquilibrés. Ce qui est remarquable, c'est qu'elle repose moins sur l'argumentation directe – mise en œuvre par l'agneau avec talent, mais sans succès – que sur la force du récit, de sa dimension argumentative indirecte et sur le rôle de l'interprète, qui interrogent la pertinence des arguments des personnages comme celle de la *doxa* moralisatrice.

Conclusion

- 38 Mon propos n'était pas de substituer une conception à une autre, de diluer l'argumentation, mais de proposer un cadre plus global dans lequel on peut rendre compte des diverses formes et stratégies langagières pour arriver à faire adhérer à sa façon de voir, ou, à tout le moins, pour ne pas se satisfaire des manières communes de penser. On peut à présent répondre aux questions posées : oui, il est sinon nécessaire, du moins pragmatiquement et théoriquement utile, de prendre en compte l'ensemble de la dimension énonciative des discours, qui construisent à travers l'activité de référenciation le monde dont on parle, le rapport à soi et aux autres, comme le rapport au langage et aux discours antérieurs qui cherchent toujours en quelque façon, selon la définition que Benveniste donnait de l'énonciation, à influencer sur l'autre et à peser sur ses interprétations. Dans ce cadre, il est sinon nécessaire, du moins utile, de prendre en compte l'ensemble des marques et indices, phrastiques et transphrastiques, qui construisent et orientent ces interprétations, dans des processus largement inférentiels et abductifs, tout en s'intéressant aussi à la part du destinataire dans cette construction, à la façon dont il organise ses parcours interprétatifs, à la croisée des instructions du texte, de sa saisie des contextes – celui de la production des messages comme celui (ou ceux) de sa (ou de ses) réception(s). Partant de là, il me semble qu'on peut amender la définition de l'argumentation, ce que je ferai en reprenant à titre d'hommage, celle des refondateurs modernes de l'argumentation et de la nouvelle rhétorique (Perelman et Olbrechts-Tyteca 1958 : 5) :

L'objet des théories de l'argumentation est l'étude des techniques discursives permettant de provoquer ou d'accroître l'adhésion des esprits aux thèses ou aux visions du monde qu'on propose à leur assentiment. Ces techniques discursives peuvent être de deux ordres. Les premières reposent sur des moyens logiques, le plus souvent déductifs, qui étayent le raisonnement par des arguments en appui sur des prémisses vraisemblables, appropriées à l'auditoire, et que ne dément pas la conduite langagière de l'orateur. Les deuxièmes consistent à provoquer et recueillir l'assentiment sans paraître argumenter, dans des genres qui ne relèvent pas de l'argumentation au sens où ils n'utilisent pas les techniques précédentes, par exemple en recourant aux faits bruts²⁴ ou aux émotions brutes, à la nature des

choses, alimentant des processus inférentiels et abductifs laissant au destinataire direct ou indirect la charge de conclure.

- 39 J'espère au terme de ce travail avoir convaincu que le cœur de la discussion théorique oblige à mieux penser le débat argumentation/argumentativité, à partir d'un ensemble de notions solidaires, logique inférentielle, indices, abduction, argumentativité et point de vue, notions qui sont susceptibles de valider la consistance d'une deuxième voie argumentative, d'une voie oblique, complémentaire de celle que la tradition a privilégiée. Les études de l'argumentation auraient intérêt à croiser ces approches, comme je l'ai esquissé avec l'étude de la fable de La Fontaine. Cela demanderait bien d'autres explications et arguments – notamment en ce qui concerne les liens entre argumentation, monstration, démonstration ou la distinction entre manières de voir et manipulation – qui feront l'objet de travaux ultérieurs.

BIBLIOGRAPHIE

- Adam, Jean-Michel. 2011 [1992] ³. *Les textes : types et prototypes* (Paris : Armand Colin)
- Amossy, Ruth. 2012 [2000]. *L'argumentation dans le discours* (Paris : Armand Colin)
- Amossy, Ruth. 2007. « Les récits médiatiques de grande diffusion au prisme de l'argumentation dans le discours : le cas du roman feuilleton », *Belphégor, Idéologie et stratégies argumentatives dans les récits imprimés de grande consommation, XIX^e – XXI^e siècles*.
- Banfield, Ann. 1995 [1982]. *Phrases sans parole. Théorie du récit et style indirect libre* (Paris : Seuil)
- Bourdieu, Pierre. 1984. *Homo academicus* (Paris : Minuit)
- Bronckart, Jean-Paul. 1997. *Activité langagière, textes et discours* (Paris : Delachaux et Niestlé)
- Doury, Marianne. 2016. *Argumentation. Analyser textes et discours* (Paris : Armand Colin)
- Ducrot, Oswald. 1984. *Le dire et le dit* (Paris : Minuit)
- Gelas, Nadine. 1980. « L'hyper-polémique », Gelas, Nadine & Catherine Kerbrat-Orecchioni (éds). *Le discours polémique* (Lyon : P. U. de Lyon), 41-50
- Genette, Gérard. 1970. « La rhétorique restreinte », *Communications* 16, 158-171
- Grize, Jean-Blaise. 1990. *Logique et langage* (Gap, Paris : Ophrys)
- Peirce, Charles Sanders. 1931-1958. *Collected Papers* (Harvard University P.)
- Perelman, Chaïm & Lucie Olbrechts-Tyteca. 1958. *Traité de l'argumentation* (Bruxelles : Presses de l'Université Libre de Bruxelles)
- Plantin, Christian. 2016. *Dictionnaire de l'argumentation. Une introduction aux études argumentatives* (Lyon : ENS Éditions)
- Rabatel, Alain. 2000. « Un, deux, trois points de vue ? Pour une approche unifiante des points de vue narratifs et discursif », *La Lecture Littéraire* 4, 195-254
- Rabatel, Alain. 2004a. *Argumenter en racontant* (Bruxelles : De Boeck)

- Rabatel, Alain. 2004b. « Stratégies d'effacement énonciatif et surénonciation dans *Le dictionnaire philosophique* de Comte-Sponville », *Langages* 156, 18-33
- Rabatel, Alain. 2008. *Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit*. Tome 1. *Les points de vue et la logique de la narration*. Tome 2. *Dialogisme et polyphonie dans le récit* (Limoges : Lambert-Lucas)
- Rabatel, Alain. 2013. « Ethique, point(s) de vue et rapport aux différents régimes de vérité », Guérin, Charles, Siouffi, Gilles & Sandrine Sorlin (éds). *Le rapport éthique au discours* (Berne : P. Lang), 65-80
- Rabatel, Alain. 2015a. « Retour sur un parcours en énonciation », Carcassonne, Marie, Doris A.Cunha, Christiane Donahue, Frédéric François, & Alain Rabatel. *Points de vue sur le point de vue. Un essai de réflexion collective* (Limoges : Lambert-Lucas), 327-355
- Rabatel, Alain. 2015b. « Du sujet, des œuvres et de l'interprétation », Masseron, Caroline, Privat, Jean-Marie & Yves Reuter (éds). *Littérature, linguistique et didactique du français. Les travaux Pratiques d'André Petitjean* (Villeneuve d'Ascq : P. U. du Septentrion), 97-105
- Rabatel, Alain. 2016. « En amont d'une théorie argumentative de la polyphonie, une conception radicale de l'énonciation comme énonciation problématisante », *Verbum*, XXXVIII, n° 1-2, 131-150
- Rabatel, Alain. 2017a. *Pour une lecture linguistique et critique des médias. Empathie, éthique, point(s) de vue* (Limoges : Lambert-Lucas)
- Rabatel, Alain. 2017b. « Frontières supra-catégorielles, catégorielles et infra-catégorielles de la reformulation », *Annales de l'Université de Craiova*, XXI, 66-103, <http://litere.ucv.ro/litere/node/131>
- Toulmin, S. E. [1958] 1993. *Les usages de l'argumentation* (Paris : PUF)

ANNEXES

Le loup et l'agneau

« La raison du plus fort est toujours la meilleure.
Nous l'allons montrer tout à l'heure. »

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
v. 5 Un loup survient à jeun qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
v. 10 – Sire, répond l'agneau, Que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
v. 15 Plus de vingt pas au-dessous d'elle
Et que par conséquent en aucune façon
Je ne puis troubler sa boisson.

– Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
 Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
 v. 20 – Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né ?
 Reprit l'agneau, je tête encore ma mère.
 – Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
 – Je n'en ai point – C'est donc quelqu'un des tiens :
 Car vous ne m'épargnez guère,
 v. 25 Vous, vos bergers et vos chiens.
 On me l'a dit : il faut que je me venge. »

Là-dessus au fond des forêts
 Le loup l'emporte, et puis le mange
 Sans autre forme de procès.

(La Fontaine, *Fables*, Livre 1, 10, 1668)

NOTES

1. Cette approche pourrait être croisée avec la sociologie des champs. Comme Bourdieu 1984 l'a montré, le champ académique n'échappe pas aux luttes des places. Ceux qui tiennent le discours *mainstream*, que rapporte le *Dictionnaire de l'argumentation*, sont en position haute. Par conséquent, leurs discours, le choix de leurs contradicteurs ne s'interprètent pas seulement sous le ciel pur des idées, mais aussi à l'aune de la lutte pour occuper (ou maintenir) une position haute.
2. Je reproduis la numérotation de l'auteur.
3. Point de vue normatif qui mériterait débat...
4. Plantin évoque la Théorie de l'Argumentation dans la Langue, mais non ses développements, Théorie des Blocs Sémantiques, Théorie Argumentative de la Polyphonie de Carel et Ducrot : voir Rabatel 2016 pour une discussion.
5. Dans le discours monogéré, le locuteur fait ce qu'il veut de l'argumentation d'autrui, tandis que l'opposant est beaucoup plus libre de sa parole dans une interaction dialogale. Certes. Mais libre, cela ne veut pas dire pour autant pertinent, eu égard aux règles normatives plus ou moins contraignantes de l'argumentation : on peut dire ce qu'on veut, mais aussi n'importe quoi. Les argumentations dialogales sont pleines de discours de mauvaise foi, irrationnels, comme les argumentations écrites monogérées.
6. Sur la notion de contre-discours, voir Rabatel (2017a : 414-421).
7. Toutes choses égales, comme la distinction discours monologal vs dialogue (ou polylogue), il s'agit de traits sous-catégoriels, descriptifs, qui permettent de distinguer des sous-genres de discours argumentatifs, mais pas d'un trait définitoire catégoriel. Sur ces distinctions des critères supra-catégoriels, catégoriels, sous-catégoriels, trans-catégoriels, voir Rabatel 2017b.
8. Ce processus concerne autant les discours à visée qu'à dimension argumentatives, et a une portée sémantique générale ; il sera largement exemplifié dans la troisième partie.
9. Même si Doury a raison de « mettre en garde contre le "tout-connecteur" » (ibid. : 149).
10. On rencontre d'ailleurs le même problème dans l'étude des émotions. Outre qu'il n'est pas facile d'isoler un lexique spécifique (vu les chevauchements avec les lexiques des affects, des sentiments), il existe des discours provoquant des émotions, sans contenir de termes d'émotion (Rabatel 2017a : 315-326).
11. Les connecteurs (ou ligateurs) présentent une grande hétérogénéité : à côté des adverbes de liaison évoqués par la nomenclature grammaticale officielle française, coexistent des

conjonctions de coordination, de subordination (distinguées par la grammaire scolaire du 19^e siècle) ou des locutions prépositives. La classe des conjonctions de coordination est d'ailleurs discutée, puisque certaines ont une origine adverbiale. De plus la fonction de connexion peut prendre des formes très variables, être marquée par des verbes (*il s'ensuit, il en résulte que, de là vient que*), des noms (*la conséquence, le résultat, l'hypothèse, la cause, le prétexte*), des propositions qui verbalisent la logique structurante du discours. De même, des signes de ponctuation peuvent remplacer certains connecteurs pour indiquer la cause, l'addition (*/, /, /:/*) ; de même encore avec la parataxe, si le lien sémantique est évident, ou si, au contraire, on veut produire un effet particulier de distanciation.

12. Que l'on ait des documents péritextuels qui permettent de préciser les intentions préalables de son auteur ou que l'on s'appuie sur le texte pour tenter de les reconstruire selon une logique attentionnelle (Rabatel 2015a).

13. Par abduction, j'entends une inférence abductive, qui remonte des faits à leur cause, de façon probabiliste (Plantin 2016 : 34, 161), en s'appuyant sur une logique indiciaire, propre aux démarches scientifiques (Peirce). L'abduction est plus limitée que l'induction, qui va du particulier au général. Elle est aussi moins certaine que les inférences universelles de la déduction.

14. Dans ce cadre théorique translinguistique, le PDV peut renvoyer à des perceptions (et aux focalisations narratives genettiennes), mais concerne en fait n'importe quel contenu sémantique exprimé directement ou indirectement. Ma conception du PDV récuse la coupure radicale et quasi métaphysique entre un PDV nécessairement limité vs la vérité, universelle et indépendante de tout point de vue (Plantin 2016 : 70-71). L'approche perspectiviste, historicisée, du PDV rend compte de la relativité des savoirs, sans verser dans le relativisme absolu (Rabatel 2013 : 70-72, 2016).

15. Ainsi, une photo non truquée d'une présence en tel lieu annule tous les discours relatifs à son absence.

16. D'un point de vue narratologique, la situation s'arrête au v. 4, avec la description à l'imparfait, et le passage au présent de narration évoquant la survenue du loup équivaut, dans le schéma quinaire du récit, à la complication. Le découpage est secondaire, encore qu'au plan argumentatif, on remarque que les ennuis apparaissent en même temps que surviennent les puissants, ce qui n'est pas anecdotique...

17. En fait, la condamnation ne suit pas la réponse de l'agneau, les vers cités par Plantin la précèdent (v. 9).

18. Fragment *Raisons des effets* n° 20 / 21 / Brunschvicg 298

Je mets en italiques les fragments qui montrent que Pascal, en fin dialecticien, met l'accent sur la construction humaine/politique des rapports de force. Des évolutions sont envisageables malgré « qu'il y a[il] toujours des méchants » : ce fait de nature pourrait être contrebalancé si les justes s'efforçaient d'acquérir la force (de faire valoir la justice).

19. La valeur argumentative et énonciative de « car », à la différence des autres connecteurs causaux, repose sur l'idée d'une cause évidente et partagée par tous, y compris l'interlocuteur. En l'occurrence, le loup, qui est un prédateur des agneaux, renverse les rôles et pose comme évident, y compris pour l'agneau, son statut de victime. Cette mauvaise foi vise à légitimer sa « défense », c'est-à-dire son agression.

20. Le présent de la moralité est un présent omni-temporel, générique. Cette genericité est encore renforcée par le fait que le titre est une phrase nominale, avec des articles définis à valeur généralisante qui plaident en faveur d'une lecture prototypique de la fable, voire stéréotypée, avec des animaux emblématiques, symboles de la force, de la cruauté ou de l'innocence, y compris à travers l'image de l'*agnus dei*.

21. Avec l'exophore, le référent est localisé dans le contexte, tandis qu'avec l'endophore, le référent (ou plus exactement le syntagme auquel il renvoie) est donné par le cotexte.

22. Il y a toujours un proverbe de la sagesse des nations à l'appui de sa thèse : en l'occurrence, « on ne discute pas avec le Diable, même avec une longue cuillère ».

23. Le loup, par deux fois, est disqualifié : « cet animal plein de rage » (v. 8), « cette bête cruelle » (v. 18) marquent la distance que le narrateur met entre le loup et lui, dès son apparition. Dans les deux occurrences, le démonstratif pose ce jugement comme une évidence partagée.

24. C'est-à-dire présentés comme bruts.

RÉSUMÉS

Cet article cherche à expliquer le faible écho théorique de la notion de dimension argumentative (ou argumentation indirecte ou oblique) par rapport à la visée argumentative (ou argumentation directe). Pour rendre compte des raisons épistémologiques de cet état de fait, il s'appuie sur le récent *Dictionnaire de l'argumentation* de Plantin, emblématique du courant *mainstream*, qui ne définit l'argumentation que d'après une visée argumentative explicite. Les études dominantes opposent argumentation et argumentativité, privilégiant des conceptions dites restreintes basées sur des marques argumentatives, survalorisant les approches sémasiologiques au détriment des approches onomasiologiques, en principe complémentaires. Pour finir, l'article propose une illustration de la rentabilité descriptive et explicative de l'approche indirecte de l'argumentation, à partir de l'analyse de la fable de la Fontaine *Le loup et l'agneau*. L'approche articulée de la dimension et de la visée argumentatives aboutit à une proposition de redéfinition de la notion d'argumentation. Son objectif n'est pas de substituer une conception à une autre, ni de diluer l'argumentation, mais d'élaborer un cadre plus global, rendant compte des diverses formes et stratégies langagières pour arriver à faire adhérer à sa façon de voir, et, complémentirement, pour aider l'analyste à problématiser des façons de voir illusoirement transparentes. Son cadre théorique s'appuie sur une conception pragma-énonciative qui analyse la construction des interprétations sur la base des choix de référenciation et de leur actualisation interprétative, dans lesquelles logique inférentielle, indices, abduction, argumentativité et point de vue jouent un rôle fondamental.

The paper tries to explain the limited theoretical response to the notion of *argumentative dimension* (or *indirect or oblique argumentation*) as opposed to *argumentative aim* (or *direct argumentation*). In order to give a full account of the epistemological reasons of this situation, the paper draws on Plantin's recent *Dictionary of argumentation*, which is emblematic of the *mainstream* and defines argumentation only in relation to an explicit argumentative aim. The prevailing studies oppose argumentation and argumentativity, favoring the so-called limited conceptions based on argumentative markers and overestimating semasiological approaches at the expense of onomasiological approaches, which are, theoretically, complementary. Eventually, the paper provides an example of the descriptive and explicative rentability of the indirect approach to argumentation, based on an analysis of La Fontaine's fable "The Wolf and the Lamb". The articulation of the argumentative dimension and aim results in a redefinition of the notion of argumentation. Its purpose is neither to substitute one conception for another nor to dilute argumentation, but to elaborate a larger framework accounting for different language forms and strategies that allow for adherence to one's view and, at the same time, help problematize views that are illusorily transparent. The theoretical framework is built around a pragmatic and enunciative conception that analyzes the construction of interpretations based on the choice of

referenciations and their interpretative actualization, where inferential logics, markers, abduction, argumentativity and viewpoints play a fundamental role.

INDEX

Mots-clés : abduction, argumentativité, dimension argumentative, énonciation/référenciation, inférence, point de vue

Keywords : abduction, argumentative dimension, argumentativity, enunciation/referenciation, inference, viewpoint

AUTEUR

ALAIN RABATEL

Université de Lyon 1, ICAR